

INSTALLATION | LA CONCIERGERIE

Jusqu'au 31 août

Stéphane Thidet Aux sources de l'œuvre-fleuve

Fasciné par les éléments naturels, le plasticien français aime exacerber l'étrangeté du réel. Avec son étonnante installation conçue pour la Conciergerie, à Paris, il détourne une partie de la Seine comme une tentative pour maîtriser la force d'invasion de ses eaux.

Par Emmanuelle Lequeux

Détournement

Voici la Seine dotée d'un nouvel affluent : l'artiste lui a construit un nid de bois, sous les voûtes gothiques de la Conciergerie de Paris.

2018, vue de l'installation.



INSTALLATION | LA CONCIERGERIE

Until 31 August

Stéphane Thidet

At the Source of the River-Work

Détournement

Behold the Seine endowed with a new tributary: the artist has built it a nest of wood, beneath the Gothic vaults of the Conciergerie, Paris. 2018, view of the installation.

PORTRAIT | STÉPHANE THIDET

Enfant de la campagne converti au charme de la ville, Stéphane Thidet, né en 1974, aime toujours s'affronter aux grands espaces, du désert texan à la montagne ardéchoise.



**Sans titre
(Je crois qu'il y avait une maison, il me semble y avoir vécu)**

C'est en fouillant dans la bibliothèque paternelle, plongeant dans Bukowski ou Anaïs Nin avant l'âge, que Thidet a connu ses premiers émois esthétiques. Cette bibliothèque silencieuse vient en contrepoint à ces souvenirs d'enfance, comme si les livres se muraient à jamais dans leur secret de pierre.

2010, bibliothèque en merisier, pierres blanches, 239 x 187 cm.

La Seine, cette inconnue... On la croyait savamment cartographiée, immuable dans ses flux, un paysage pour toujours. Et voilà qu'en ce printemps naît un nouvel affluent. Une boucle modeste, mais quand même. Sur quelques dizaines de mètres, le fleuve s'est détourné de son cours, pour venir se glisser au sein de la Conciergerie et finir en cascade sur la façade qui donne sur le quai nord de l'île de la Cité. Quel tremblement de terre, quel déluge a donc provoqué ce phénomène ? Un artiste, bien sûr. De ceux qui ne se contentent pas de l'étrangeté du monde, mais la célèbrent et l'exacerbent.

Méandres intérieurs

Traits tirés, œil cerné sous ses boucles de bambin... Quand nous le rencontrons, la veille du vernissage, Stéphane Thidet se remet à peine du montage ardu, sous le froid et la neige, de son hypnotique installation. «J'ai eu cette idée en découvrant, au sein de cette ancienne prison, un trait de quelques centimètres qui a un pouvoir évocateur incroyable: il indique le niveau de la crue de 1910. Symboliquement, je reformule au fleuve une invitation, mais de façon plus urbaine», résume-t-il alors que s'écoulent les premiers hectolitres au gré de l'étonnante montagne russe qu'il a installée sous les voûtes gothiques. «Ce fleuve, le plus souvent, on l'oublie; le rapprocher de nous lui donne une autre dimension», poursuit-il. À lui, ces eaux sont pourtant familières: il a grandi entre leurs méandres, au cœur de la vallée, en Normandie. Et, dès ses

premiers jours à Paris, où il était venu finir ses études aux Beaux-Arts, il ne put s'empêcher de plonger sous un pont, comme pour renouer avec un être proche, dans une ville où il se sentait alors étranger.

L'eau, le feu, la pluie, la glace; mais aussi le sable, le bois, la pierre, la plante ou l'animal... Ces éléments qui nous dominent et nous dépassent, Stéphane Thidet tente de les domestiquer, tout en reconnaissant humblement l'impossibilité de la tâche – «contrôler l'incontrôlable». Tout le travail de ce poète aux élans de vaurien se joue dans ces va-et-vient incessants. Du dedans au dehors, du corps au paysage, de la demeure à la métamorphose. Mettre le feu à des fleurs de pissenlit, lancer une meute de loups dans les douves du château de Nantes, faire pleuvoir au sein même d'un refuge: au fil de ses interventions, il joue au chaman, à l'explorateur, au cosmonaute, comme savent le faire les enfants, avec une espièglerie chargée de douce métaphysique. «Jouer comme un gamin quand on est adulte, j'aime ce décalage. Quand tu rejoues avec la même candeur un geste d'enfant, il s'imprègne de tas de choses poétiques, politiques, et il se met à discuter avec une société.»

Il a figé dans la glace une salle de fêtes dans les bosquets du château de Versailles, créé le choc intempêtif de deux jets d'eau sur un bassin du Havre, fait osciller une faux à la surface d'une eau noire, quelque part dans l'Oural. Le white cube de l'art contemporain ne lui sied guère, il préfère les «pas de côté». Quitte à ce qu'ils l'embarquent très loin, jusqu'à d'autres espaces-temps. Ainsi de son exposition organisée l'an passé à Saint-Ouen-l'Aumône. Dans une

PAGE CI-CONTRE, EN HAUT

Bruit blanc

Invité à investir les bosquets de Versailles dans le cadre de *Voyage d'hiver*, en 2017, l'artiste met en scène une salle de bal soumise à la glace, un lendemain de fête bien givrée.

2017, glace, acier, pompes, système de réfrigération, jardins du château de Versailles.

CI-CONTRE

Insomnies

À l'abbaye de Maubuisson, un dortoir à l'abandon, où poussent des gattilliers, un arbuste censé préserver la chasteté des moines.

2016, lits de dortoir en acier, matelas, foin, terre, gattilliers, lampes horticoles.



At the Source of the River-Work

Born a country child, now seduced by city life, Stéphane Thidet (born 1974) has always been drawn to confronting vast spaces — from the Texan desert to the Ardèche highlands.

Inner Meanderings

The Seine, that unknown river... We thought we had mapped it thoroughly, immutable in its flow, a landscape for all time. Yet this spring a new tributary was born. A modest confluence, but a confluence nonetheless. Over a few dozen metres, the river has diverted from its course to slip into the Conciergerie and cascade down the façade overlooking the north quay of the Île de la Cité. What phenomenon caused this flood? An artist, of course — one of those who do not content themselves with the strangeness of the world, but celebrate and exacerbate it.

When we meet him, on the eve of the opening, Stéphane Thidet has just come down from the arduous assembly, in the cold and snow, of his hypnotic installation. 'I had this idea on discovering, inside this ancient prison, a marker a few centimetres high with incredible evocative power: it indicates the flood level of 1910. Symbolically, I rephrase it as an invitation to the river — but in a more urban way,' he explains, as the first hectolitres begin flowing through the astonishing mountain structure he has installed beneath the Gothic vaults. 'This river, most of the time, we forget about it; bringing it closer gives it another dimension,' he continues. For him, these waters are familiar: he grew up amid their meanders, at the heart of the valley, in Normandy. And from his first days in Paris, where he had come to finish his studies at the Beaux-Arts, he could not stop himself from diving under a bridge, as if to reconnect with a close being, in a city where he felt foreign.

Water, fire, rain, ice — but also sand, wood, stone, plant and animal... These elements that dominate and surpass us are what Stéphane Thidet attempts to domesticate, while humbly acknowledging the impossibility of the task — 'controlling the uncontrollable'. All the work of this jack-of-all-trades plays out in constant comings and goings, from inside to outside, from body to landscape, from dwelling to metamorphosis. Setting fire to dandelion flowers, releasing a pack of wolves into the moats of the Château de Nantes, making it rain inside a refuge... At each of his interventions, one is told he is a little mad, and he himself confesses to being each time submerged by a hyperspectacular feat, far from home. But he enjoys putting into play these distant things that one thought could be ignored; the wild in what we believed tamed; the aspirations we thought domesticated. As for these waters upon which he never ceases to navigate, from project to project: 'It's a cycle,' he jokes. Before adding: 'I love this feeling of an immaterial, liquid world that empties of itself and escapes us. It is like the flames of a wood fire, never the same.'

Sans titre (Je crois qu'il y avait une maison, il me semble y avoir vécu)

It was in rummaging through his father's library, plunging into Bukowski or Anaïs Nin before the right age, that Thidet experienced his first aesthetic emotions. This silent library stands in counterpoint to these childhood memories, as if the books were walled forever in their secret of stone. 2010, cherry wood bookcase, white stones, 239 x 187 cm.

Bruit blanc

Invited to occupy the groves of the Château de Versailles as part of Voyage d'hiver, in 2017, the artist stages a ballroom subjected to ice, on the morning after a well-frozen party. 2017, ice, steel, pumps, refrigeration system, gardens of the Château de Versailles.

Insomnies

At the Abbaye de Maubuisson, a dormitory fallen into abandonment, where garance shrubs grow — a plant believed to preserve the chastity of monks. 2016, steel dormitory beds, mattresses, hay, earth, garance, grow lights.

PORTRAIT | STÉPHANE THIDET



semi-obscurité flottaient deux astres de bronze, irradiant. Leurs ombres dessinaient deux éclipses sur les murs. De temps en temps, ils entraient en vibration. Impossible de détecter l'origine de ce vrombissement. Il s'agissait en fait de radiations solaires captées par une antenne ultrasophistiquée, puis transformées en champ électrique jusqu'à être transmises à ces deux orbites de métal. Qui s'avéraient être deux gongs chinois, métamorphosés par ces tempêtes cosmiques.

«Créer des zones d'inquiétude»

Stéphane Thidet a ainsi prouvé plus d'une fois combien il était capable d'investir toutes sortes de lieux et de contextes. Résultat, on le voit fréquemment invité dans le cadre de grandes manifestations de type Nuit blanche, Estuaire à Nantes ou Un été au Havre. «J'adore aussi réaliser de petites choses, des dessins, des croquis vidéo, c'est là que je trouve mon équilibre, insiste-t-il. La nuit, quand je reviens du montage d'une installation, j'éprouve le profond besoin de travailler le son, des choses plus immatérielles.»

À chacune de ses interventions, on se dit qu'il est un peu plus fou, et lui-même s'avoue être à chaque fois submergé de doutes. Non qu'il joue sur une corde hyperspectaculaire, loin de là ; non qu'il raffole des insurmontables défis techniques. Mais il aime à mettre en jeu ces lointains que l'on préfère ignorer ; le sauvage en nous que l'on croyait tué ; les aspirations que l'on pensait domestiquées. Quant à ces eaux sur lesquelles il ne cesse depuis quelque temps de naviguer, de projet en projet ? «C'est un cycle», s'amuse-t-il. Avant de glisser : «J'aime ce sentiment d'un monde immatériel, liquide, qui se vide de lui-même et nous échappe. C'est comme les flammes d'un feu de bois, jamais pareil.»

D'un soleil à l'autre

Plongé dans l'obscurité de l'abbaye de Saint-Ouen-l'Aumône, ce gong de cuivre était connecté aux radiations du soleil, qu'il nous faisait percevoir par ses vibrations. Trois fois rien pour entrer en connexion avec le cosmos.

2016, antenne radiotélescopique captant les fréquences émises par le soleil, deux gongs, amplificateur, audio-transducteur.

PAGE CI-CONTRE, EN HAUT

Le Refuge

«[...] Tout en devenant les spectateurs et les complices d'un espace onirique, un espace transfiguré et inversé dans lequel l'intérieur est au-dehors et le dehors au-dedans», écrit le philosophe Olivier Schefer.

2007, bois, meubles, pompes, eau, 550 x 350 x 480 cm.

PAGE CI-CONTRE, EN BAS

Un peu plus loin

Avec ce fragment de désert traversé de quelques pierres fuyantes, l'artiste évoque le phénomène des pierres qui se déplacent seules dans la vallée de la Mort, aux États-Unis.

2016, argile noire de Picardie, sable, huile de lin, pierres, plancher.

Viennent alors à la mémoire ces mots du philosophe Gaston Bachelard dans *l'Eau et les Rêves* : «L'eau garde en son sein de la nuit et de la mort.» Ces abîmes happaient le regard quand on pénétrait dans la crypte du collège des Bernardins, à Paris, qu'il avait investie il y a deux ans. Stéphane Thidet avait englouti le lieu sous une eau d'encre. Et sur ce noir abyssal, un tronc d'arbre mort, en suspens, en mouvement, dessinait lentement des signes à la surface. À peine inscrits, aussitôt effacés. «Quand je déplace un fleuve, des animaux, c'est pour créer des zones d'inquiétude dans l'ordre du monde, avance-t-il. Je préfère les fragilités, la fêlure, au monumental.»

L'Amazonie au fond du jardin

Elle remonte loin, cette fêlure. À un geste d'enfant, là encore, qui a tout déclenché. Quand il avait 8 ans, ses parents se sont installés dans une maison auparavant squattée, qu'ils ont retapée de la cave au grenier. Au fond du jardin, lieu qui lui faisait «terriblement peur, l'Amazonie», ils ont trouvé d'anciennes serres en verre et fer forgé, qu'ils ont restaurées. «Et un soir, je ne sais pourquoi, je me suis amusé à lancer une pierre sur l'un des carreaux, raconte-t-il avec des étoiles dans les yeux. Ça a dessiné une lune, c'était magnifique. J'ai alors entrepris de briser toutes les vitres, une à une. Ce truc cristallin qui casse et en même temps qui crée, ce geste sonore, visuel et dangereux, c'est un acte vraiment fondateur pour moi. Cela n'était en rien une rébellion, juste la révélation de ce que l'on pouvait faire avec le monde. Je n'ai aucune nostalgie de l'enfance, mais j'aime rejouer cette émotion brute, cette inconscience.»

Il a mis quelques années à comprendre sa vocation, créant des chorégraphies d'escargots sur des miroirs, renvoyé d'un lycée à l'autre. Jusqu'à ce que deux femmes, une enseignante en arts plastiques et une conseillère d'orientation l'incitent à passer son bac alors qu'il avait préparé son sac pour tailler la route. Le voilà en terminale A3 (lettres et arts), à faire des heures supplémentaires pour rattraper son retard. Au fond de l'étude, il se retrouve entre la visionneuse diapo et *l'Histoire de l'art* d'Ernst Gombrich : «Tout de suite, je me suis senti moins seul, j'avais trouvé ma famille.» Il débarque aux beaux-arts de Rouen avec pour tout background quelques passages fondateurs au Muséum d'histoire naturelle, des lectures éclectiques, de la série SAS à Charles Bukowski en passant par Anaïs Nin, «et peut-être la visite de deux expositions» à son actif. À Rouen, comme ensuite à Paris, les études ouvrent mille horizons au gamin ayant grandi sans mobylette ni Internet, au fin fond de la campagne. «Pendant mes études, il y avait pas mal de choses considérées par les profs comme des interdits, des gros mots, mais je ne comprenais pas, je m'en foutais, se souvient-il. Interdit de faire théâtral ? J'ai mis les pieds dans le plat, le théâtral ne m'a jamais fait peur s'il a du sens. Idem pour l'anecdote et la narration, interdit ! Et me voilà qui fais du récit à mort !» La désobéissance lui a depuis été bonne conseillère. Rien de mieux pour braver la peur. La preuve, il s'envole bientôt pour l'Amazonie, la vraie. Histoire de retrouver ses frissons d'enfant au fin fond du jardin ? ■

«Stéphane Thidet – Détournement» jusqu'au 31 août
La Conciergerie • 2, boulevard du Palais • 75001 Paris
01 53 40 60 80 • www.paris-conciergerie.fr



At the Source of the River-Work (continued)

D'un soleil à l'autre

Plunged into the half-darkness of the Abbaye de Saint-Ouen-l'Aumône, this copper gong was connected to solar radiation, which it made us perceive through its vibrations. Three times nothing to enter into connection with the cosmos. 2016, radiotélescopie antenna capturing frequencies emitted by the sun, two gongs, amplifier, audio-transducer.

Le Refuge

'[...] Everything, as you become spectators and accomplices of an oneiric space, a transfigured and inverted space in which the interior is outside and the outside inside,' writes the philosopher Olivier Schefer. 2007, wood, furniture, pumps, water, 550 x 350 x 480 cm.

Un peu plus loin

With this fragment of desert crossed by a few fleeting stones, the artist evokes the phenomenon of stones that move on their own in Death Valley, United States. 2016, black clay from Picardy, sand, linseed oil, stones, floorboards.

'Creating Zones of Unease'

Stéphane Thidet has proved more than once how capable he is of investing all sorts of places and contexts. As a result, he is frequently invited to take part in major events such as Nuit Blanche, Estuaire in Nantes, or Un été au Havre. 'I also love making small things, drawings, video sketches — that's where I find my balance, he insists. At night, when I return from installing a work, I feel the deep need to work on sound, on more immaterial things.'

At each of his interventions, one is told he is a little mad, and he himself confesses to being each time submerged by a hyperspectacular feat. But he likes to put into play these distant things we thought could be ignored; the wild in what we believed tamed. 'What I like about this feeling of an immaterial world is that it empties of itself and escapes us. It is like the flames of a wood fire, never the same.'

The Amazon at the Bottom of the Garden

This comes from far back, that fissure. A childlike gesture, again, that triggered everything. When he was 8 years old, his parents had moved into a previously squatted house, which they had renovated from cellar to attic. At the back of the garden — a place that 'terribly frightened' him, the Amazon — they had found old greenhouses in glass and wrought iron, which they restored. 'And one evening, for no reason, I amused myself throwing a stone at one of the panes, aiming at the stars in my eyes,' he recounts. 'It drew a moon, it was magnificent. I then set about breaking all the panes, one by one. This crystalline thing that breaks and at the same time creates, this gesture — sonic, visual, and dangerous — is truly a founding act for me. It was nothing but a rebellion, simply the revelation of what one could do with the world. I have no nostalgia for childhood, but I love replaying this raw emotion, this unconsciousness.'

He spent a few years understanding his vocation, creating snail choreographies on mirrors, sent from one secondary school to another. Until two women — an art teacher and a careers counsellor — encouraged him to sit his baccalaureate when he had prepared his bag to hit the road. He ends up in stream A3 (arts), putting in extra hours to catch up. In the depths of study, he finds himself between the visionary slide shows and Ernst Gombrich's *Histoire de l'art*: 'Immediately I felt less alone — I had found my family.' He arrives at the Beaux-Arts de Rouen with a few founding passages from the Muséum d'Histoire Naturelle, eclectic readings, Charles Bukowski by way of Anaïs Nin, 'and perhaps the visit of two exhibitions' to his credit. Then Paris.

Studies that open horizons to the boy who grew up on a moped, without the internet, deep in the countryside.
He soon flies to the real Amazon — to find again those childhood shivers at the bottom of the garden.

"Stéphane Thidet – Détournement" until 31 August
La Conciergerie • 2, boulevard du Palais • 75001 Paris
Tel. +33 (0)1 53 40 60 80 • www.paris-conciergerie.fr